

avois osé la rappeler dans une brochure publiée l'année dernière à Paris.

"Jamais, à aucune époque connue, les empereurs de Russie ne se sont prévalus, comme les anciens rois de France et les grands potentats de l'Europe, de régner par droit divin; ils n'ont appelé aucun Pape pour les oindre et les sacrer; ils prétendent que c'est à eux de créer les Papes.

"Depuis Ivan III, ils se sont dits dieux terrestres, et le peuple n'ayant pas protesté, ses successeurs se sont considérés comme dieux terrestres très légitimes par la volonté de leurs peuples. C'est à ce titre qu'ils ont dépouillé successivement leurs voisins, et qu'ils se croient des droits imprescriptibles sur vos terres, vos maisons, vos femmes et vos enfants. Il ne dépend que de l'Empereur de toutes les Russies de convoquer ses électeurs, de se faire déclarer par eux non plus seulement dieu terrestre, mais dieu céleste, et d'ordonner à votre riche et beau climat, comme il l'a fait pour un grand nombre de Polonais et pour les juifs en masse, de changer de place, pour vous envoyer en échange les neiges et les aigilons de la Sibérie.

"Prenez garde, ne rompez pas imprudemment avec vos irréconciliables ennemis, ces fiers compatriotes de Marlborough dont les institutions, basées sur d'autres principes que les vôtres, ont moins d'analogie avec vous que l'autocrate Nicolas, souverain électif comme vous tous. Croyez-moi, aimez un peu plus les Anglais, et méfiez-vous davantage de tous les émissaires moscovites, Mercures rusés, missionnaires fanatiques du dieu terrestre, qui les envoient parmi vous semer la discorde pour lui donner occasion de lancer sur vous ses troupes barbares et innocentes.

"Mais quittons les hautes régions de la politique pour de simples détails de gastronomie. Gastronomie à la Chambre législative! C'est donc encore une digression? direz-vous. Nullement, vous répondrai-je; je fais de l'histoire.

"À côté de l'entrée de la bibliothèque se trouve, dans le même vestibule, une entrée plus modeste, près de laquelle il y a toujours foule, quoique personne ne puisse y pénétrer, à l'exception des membres de la Chambre; car ses fonctionnaires et ses officiers qui circulent partout ne peuvent entrer dans le sanctuaire dont je vais vous donner la description.

"Un jour, me trouvant pour affaires dans cette partie du palais, le hasard ou plutôt ma bonne étoile m'y a fait admettre, en violation manifeste de la consigne sévère imposée par MM. les questeurs.

"Je vis des députés, l'air enjoué, sans distinction d'opinions, s'entretenant gaiement des affaires du moment, se presser dans ce lieu; le flot m'emporta, j'entrai. Aussitôt un Ganymède en livrée s'avança et m'offrit gracieusement un verre de nectar sur une assiette de terre de pipe; j'acceptai; c'était de l'orgeat, il faisait très chaud. L'orgeat est suivi de l'offre d'un petit pain, d'une tasse de lait; j'acceptai toujours; et, après m'être royalement restauré, je mis la main à mon gousset, au fond duquel erraient çà et là quelques petites pièces blanches de bon aloi, si rares, hélas! d'ordinaire, dans la calasse ambulante d'un Slave réfugié.

"Mais quel fut mon étonnement lorsque le Ganymède, le regard courroucé et dardaillant à la fois, me toisant du haut de sa grandeur, me dit: "Ah! vous n'êtes pas député!—Non, lui dis-je, mais..." et je faisais sonner les quelques pièces dans mon gousset. Il allait me répondre, et peut-être me mettre à la porte comme un profane, quand un des heureux hôtes de ces lieux, ayant remarqué mon em-

barras, s'approcha de moi, m'expliqua que je n'étais point dans un café public, mais bien au buffet particulier de la Chambre, et ordonna à mon Ganymède humilié de me servir de nouveaux rafraîchissements.

"Je me confondis en excuses, et craignant de paraître avoir mauvaise grâce à refuser, j'acceptai de nouveau, témoignant ainsi ma reconnaissance à l'honorable député pour sa généreuse hospitalité. C'est ainsi que moi, pauvre Slave, je fus introduit et fêlé dans le sanctuaire dont je puis vous parler, comme vous le voyez, en connaissance de cause, sanctuaire appelé quelquefois buffet, mais plus souvent encore *buvette*, dans la langue des monarches eux-mêmes et des serviteurs de leur maison.

"La buvette, puisque buvette il y a, est une petite chambre de six mètres de long sur cinq de profondeur. Une table la coupe en deux parties. D'un côté se tiennent les gens en livrée de la Chambre, ayant à leur droite des armoires pleines des rafraîchissements et des comestibles nécessaires aux collations des honorables membres; de l'autre côté, en avant, se trouvent placés, comme dans les cafés de petites tables rondes en marbre, autour desquelles se groupent debout des députés pour éviter tout encombrement.

"L'origine de la buvette est bien récente; elle a pris naissance dans les temps orageux de la révolution de Juillet. Les séances se prolongeaient alors extraordinairement. Les commissions travaillaient nuit et jour sans désespérer; on reconnut la nécessité d'assurer dans l'intérieur même du palais des aliments confortables aux laborieux représentants.

"Sous la Restauration, les députés n'avaient à leur disposition que quelques carafes d'eau sucrée, destinées à humecter le gosier des orateurs altérés lorsqu'ils étaient à la tribune; c'était le privilège exclusif de l'éloquence, et les membres qui se bornaient à interrompre ou à interpellier de leur place n'avaient droit à aucun rafraîchissement. Cependant il n'y avait alors ni plus de retenue ni moins d'interpellations que de nos jours, ce qui ne veut point dire que la buvette n'est un progrès, une chose très utile; Dieu me garde de proférer un tel blasphème!

"En effet, les membres de la Chambre, pressés par la faim et la soif, étaient obligés de quitter le palais législatif pour aller chercher au loin des rafraîchissements dans un quartier aristocratique qui n'offre aucun confort pour le commun du public, et où l'on découvre à peine un restaurant à un kilomètre à la ronde. Quelques députés se faisaient apporter par les femmes des garçons de bureau, ou par les bonnes de leur pays, amenées à leur suite dans la capitale, de petits flacons de lait ou d'eau rouge qu'ils absorbaient avec précipitation de leur vestibule, dans le vestibule, dans les couloirs, quelquefois sur les escaliers.

"Aujourd'hui, heureusement, il n'en est plus ainsi; les députés trouvent à la buvette, aux frais du budget particulier de la Chambre, des sirops de diverses espèces, un bouillon consommé, du lait naturel et des petits pains appétissants; c'est là l'ordinaire dont la questure fournit le buffet de la Chambre.

"La buvette tient en réserve quelques bouteilles de vin des pays bienheureux de Bourgogne et de Bordeaux, qui invoquent avec tant d'instance la sollicitude des députés pour l'écoulement de leurs produits; mais il n'y a qu'un petit nombre de membres de la Chambre, obligés de suivre un régime fortifiant, qui en usent.

"La buvette me paraît tenir un caractère national; les rafraîchissements en sirops de gomme,

d'orgeat, etc., semblent suivre les Français en tous lieux, comme les perdrix rouges et les *gar-ranchos* suivent dans les auberges un voyageur en Espagne. Aussi est-il naturel que les législateurs se votent eux-mêmes des rafraîchissements en sirops aux frais de l'Etat.

"Ne voyez-vous pas d'ailleurs, dans chaque administration publique ou privée, à certaine heure, les chefs de bureaux, les employés, les surnuméraires et jusqu'aux derniers garçons, tirer de leurs poches un petit flacon, un morceau de pain, et consommer ces provisions dans toute la pureté et le calme de leur conscience? La tisane populaire ne se glisse-t-elle pas dans les ateliers populaires, dans les groupes de travailleurs? La cantinière ne parcourt-elle pas les rangs des soldats qui font halte après une marche pénible? Les membres souverains sont, comme les autres, sujets aux mêmes misères, à la faim et à la soif; pourquoi donc n'auraient-ils pas leur buvette?

"La statistique de la buvette est d'ailleurs tout à l'honneur de la sobriété des quatre cent cinquante-neuf députés. Depuis midi jusqu'à six heures, durée de l'ouverture de la buvette, l'on consomme, terme moyen, dix litres de bouillon, huit litres de lait chaud ou froid, une douzaine de bouteilles de sirop de gomme, de groseille ou d'orgeat, et quatre ou cinq bouteilles de vin.

"Autrefois la maison législative, comme la plupart des hospices de Paris, était abonnée à la célèbre Compagnie hollandaise, qui lui fournissait quotidiennement le bouillon nécessaire à sa consommation; mais elle s'est affranchie de cet impôt payé à l'industrie étrangère, et s'est créé le pot-au-feu dont je vous ait déjà parlé.

"On entend souvent aux alentours de la buvette des dialogues très édifiants et des observations gastronomiques très savantes sur la qualité du bouillon, sur le mélange des sirops, sur le vin et les autres aliments. Les provisions disparaissent rapidement au milieu d'agréables conversations. Après le bouillon, le lait est la boisson la plus en faveur; il faut dire aussi que le lait est excellent; la paysanne des environs de Paris qui l'apporte tous les jours tient trop à sa réputation pour altérer en rien le liquide bienfaisant.

"Quelquefois il est loin d'être six heures, et le bouillon tire à sa fin; alors le Ganymède répond aux demandes qu'on lui fait par quelques gestes significatifs, et en regardant le pot qu'il incline d'un air embarrassé; les hôtes de la buvette comprennent admirablement cette réponse mimique et se rejettent sur le lait ou sur les sirops, dont on a toujours une abondante réserve dans le cas de quelque discussion inattendue.

"Pendant les intervalles des séances, les députés font parfois des voyages assez curieux. Dans le grand vestibule, à l'entrée de la buvette, sont ordinairement placés les divers modèles de chemins de fer atmosphériques ou aériens, de voitures nouvelles ayant les propriétés les plus merveilleuses, enfin de monuments publics projetés que les inventeurs ou les spéculateurs y déposent, avec l'autorisation des questeurs sur le passage le plus fréquenté des législateurs pour captiver leurs regards.

"Quelques membres se laissent aller aux attractions de la nouveauté ingénieuse; ils examinent le modèle, en font le tour, s'imaginent être arrivés à Lyon, et entrent naturellement à la buvette pour se délasser d'un long voyage en déjeunant; ils repartent bientôt après, poursuivent leur route, arrivent à Marseille, et vont encore à la buvette pour s'y désaltérer. Il faut ensuite revenir à Paris; nouvelle visite à la buvette. Mais en face de ces intrépides voyageurs, le pauvre Ganymède n'a plus qu'une